

Recherches sociographiques



Paul-Louis MARTIN, *Tolfrey. Un aristocrate au Bas-Canada*

Jean Provencher

Volume 21, numéro 3, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055909ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055909ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Provencher, J. (1980). Compte rendu de [Paul-Louis MARTIN, *Tolfrey. Un aristocrate au Bas-Canada*]. *Recherches sociographiques*, 21(3), 390–391.
<https://doi.org/10.7202/055909ar>

L'auteur pêche par un excès de « quantophrénie ». Il est en effet très difficile d'admettre la nécessité de tous les tableaux éparpillés dans le texte. Pourquoi parler de 3,8% des informatrices quand, en fait, il s'agit d'une seule personne? Il faut noter au passage que, dans le tableau XI (p. 101), il manque 70% de répondants. Les graphiques de l'annexe II, s'ils s'avèrent moins trompeurs parce qu'en chiffres absolus, amènent des conclusions à tout le moins naïves : « C'est entre 1950 et 1970 que disparaurent les interdictions et les prescriptions pendant la grossesse. »

La conclusion, teintée de lyrisme, tranche certes avec le ton descriptif de l'ouvrage mais n'apporte pas pour autant de réponses aux premières questions (élargissement de l'enquête, origine des coutumes, continuité spatio-temporelle). Ces questions s'avèrent finalement autant d'avenues de recherche à explorer pour l'approfondissement de ce sujet intéressant.

Jacqueline ROY

*Dictionnaire biographique du Canada,
Université Laval.*

Paul-Louis MARTIN, *Tolfrey. Un aristocrate au Bas-Canada*, Montréal, Boréal Express, 1979, 221p.

En 1852, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, qui devait quinze ans plus tard devenir le premier premier ministre du Québec, publie *Charles Guérin. Roman de mœurs canadiennes*, un précieux témoignage sur la vie à Québec et dans les campagnes environnantes au début des années 1830. Chauveau, par exemple, s'attache à décrire l'ambiance qui règne à la haute-ville pendant l'hiver de 1831-1832, quelques mois avant la grande épidémie de choléra (3 500 morts à Québec même). Il faut savoir que, grâce au commerce du bois et à la construction navale, Québec est alors un des quatre plus grands ports du monde. La Grande-Bretagne, en pleine expansion, en a aussi fait une ville de garnison, où se rencontrent autant de militaires en service commandé qu'en vadrouille.

« Cet hiver de 1831-1832, écrit Chauveau, fut un des plus gais et des mieux fêtés. Le terrible fléau qui ravageait l'Europe jetait bien comme un pressentiment de sa venue ; mais cela même servait à augmenter la soif des plaisirs. On s'étourdissait à l'envi sur un avenir que l'on ne connaissait pas encore dans toute sa hideuse réalité [...] Ce n'était donc que bals, festins, "pics-nics" et amusements de tout genre. On connaît l'espèce de liberté laissée en Canada, comme partout en Amérique, aux jeunes filles qui en France sont si scrupuleusement surveillées par leurs parents. Québec, surtout, comme ville de garnison, jouit sous ce rapport d'une renommée peu enviable que lui ont valu les "sketches" et les "narrations" de quelques officiers anglais, beaux-esprits et grands mangeurs de cœurs. »

Le livre que vient de traduire et présenter Paul-Louis Martin, *Tolfrey. Un aristocrate au Bas-Canada*, prolonge et précise ce témoignage de Chauveau. Frederic Tolfrey, un officier britannique dans la vingtaine, vient séjourner au Bas-Canada, de 1816 à 1818. Depuis la défaite napoléonienne, son pays est passé maître du monde. Bientôt il régènera le plus vaste empire jamais connu : 27% des terres émergées, un quart de la population mondiale, des Blancs, des Jaunes, des Noirs ; toutes les religions, toutes les variétés imaginables de produits. Pendant deux ans donc, Tolfrey, se retrouvant plus spécialement cantonné à Québec, se livre « aux plaisirs innocents de la belle société de l'époque ». Le récit qu'il en fera après son retour à Londres, *The Sportsman in Canada*, n'est souvent que succession de festins gastronomiques, de soirées mondaines, de courses de chevaux et d'excursions de chasse et de pêche.

Mais il y a plus. On a parfois l'impression que ce livre révèle aussi par ce qu'il ne dit pas. On n'y trouve aucune ligne sur la donnée politique. Il est vrai que le Québec vit alors une accalmie, mais le désintérêt de Tolfrey pour la question est manifeste. On note l'absence complète de Canadiens dans l'armée, les affaires et le pouvoir. « Le lecteur, écrit Paul-Louis Martin, aura probablement l'impression, assez juste, que des étrangers vivaient ici dans nos meubles, dans un décor emprunté, sans qu'ils cherchent trop à communiquer. » Des scènes pourraient se passer en

Afrique du Sud ou en Australie, tant le comportement du colonisateur anglais semble identique à travers les époques et sous toutes les latitudes. Le style des parties de chasse et de pêche montre qu'on est à définir la notion de « sport » dans une société. Bientôt viendront d'Angleterre le turf, la boxe, le tennis et le golf.

Nous sommes ici en présence d'un livre qui peut aussi intéresser l'historien de l'homme « quotidien ». Nous ne connaissons pas de plus belle description de la rupture du pont de glace et de la débâcle devant Québec, « pour l'Européen, un spectacle bouleversant et inoubliable ». L'insistance de Tolfrey à décrire le rythme de la vie à Québec selon les saisons permet de particulariser le pays. En mai, par exemple, « le premier vaisseau arrivé de la mère patrie signifie une journée de réjouissances pour les marchands ». Six mois plus tard, il écrit : « Les marchands sont très actifs à la fin de l'année ; toute la basse-ville s'agite. Les jetées et les quais grouillent de voitures de bois, de portefaix, de marins et d'ouvriers de tous genres. Les merrains, les billes, les madriers et les planches vous entourent de toute part et vous tombent dans les jambes [...] Pendant qu'on charge les derniers vaisseaux de la saison, avant la venue des glaces, les militaires ne voient guère leurs amis marchands de la basse-ville. Mais dès le départ du dernier navire, toutes les affaires cessent, les comptoirs et les magasins ferment leurs portes et les marchands nous ouvrent leurs demeures et leurs celliers. » Dans la vallée du Saint-Laurent, à la ville comme à la campagne, l'hiver était la saison des « veillées ».

Paul-Louis Martin, ethnographe, historien de la nouvelle histoire, chasseur et grand gourmet devant l'Éternel, a déniché cet ouvrage anglais en préparant une volumineuse histoire de la chasse, à paraître sous peu. Il ne pouvait donc résister à l'envie de le traduire et d'en faire part au plus grand nombre. Il avait raison ; le document sera utile à plusieurs.

Jean PROVENCHER

René DIONNE, *Antoine Gérin-Lajoie, homme de lettres*, Sherbrooke, Naaman, 1978, 434p.

Il faut savoir gré à René Dionne d'avoir consacré une étude aussi importante à un écrivain québécois du XIX^e siècle. Peut-être Antoine Gérin-Lajoie ne méritait-il pas autant d'égards, mais c'est surtout la condition de l'homme de lettres au siècle dernier que l'auteur a voulu mettre en évidence. Il s'agit d'abord et avant tout d'une biographie au sens le plus traditionnel du mot. Dionne suit pas à pas Gérin-Lajoie de sa naissance à sa mort en respectant scrupuleusement l'ordre chronologique. L'ensemble impressionne par le volume de connaissances mises en œuvre pour tracer le portrait d'un de nos hommes de lettres et par l'analyse raffinée des documents qui laisse échapper bien peu de détails sur une carrière assez obscure. Aussi peut-on considérer ce livre comme une mine de renseignements sur plus d'une question.

René Dionne, au début de son étude, ne se réclame pas d'une méthode particulière. Il veut seulement « tenir compte sans cesse du contexte historique qui fut le sien [celui de Antoine Gérin-Lajoie] ». Cette indication ne suffit toutefois pas à déterminer le point de vue de l'historien. Les premiers chapitres, intitulés respectivement « La naissance de l'homme de lettres » et « La formation de l'homme de lettres », étalent devant le lecteur le peu de documents autobiographiques que possède l'auteur pour traiter de la jeunesse de l'écrivain. Dionne puise donc, faute de mieux, dans les monographies de paroisse et, quand il ne trouve pas son butin dans l'une, il passe à l'autre. D'inférence en inférence il finit par conclure qu'il devait en être ainsi dans le cas du jeune Gérin-Lajoie. Ce que *l'Histoire du Séminaire de Nicolet* ne dit pas, il le demande à *l'Histoire du Séminaire de la Pocatière* ou à celle du Séminaire Saint-Hyacinthe. On a donc nettement l'impression que ce n'est pas le cas Gérin-Lajoie qui va éclairer la condition d'homme de lettres, mais l'histoire générale qui va éclairer le cas de Gérin-Lajoie.

À partir du chapitre III toutefois, l'optique change à mesure que la documentation sur Gérin-Lajoie devient plus abondante. Cette hésitation dans la démarche méthodologique ne va pas sans quelque étonnement chez le lecteur...